



Plages du Sinaï, la bulle protégée des Egyptiennes

Loin de l'oppression citadine du Caire, de leur famille et de la société des hommes rois, elles vont chercher un peu de quiétude et d'apaisement dans le sud du Sinaï. Un espace de liberté fragile où se découpent sur le ciel les silhouettes des complexes hôteliers abandonnés par les touristes occidentaux. Tandis qu'à quelques heures de route, l'armée continue de mener une guerre sanglante contre le dernier bastion de l'armée islamique.

Par Hadrien Gosset-Bernheim — Photos Sima Diab



Au loin, face à la ville de Dahab, les montagnes du Sinaï (1), au sud de l'Égypte, pas loin du chaos. Tandis qu'à seulement quelques kilomètres de là (2), les Égyptiens se retrouvent en famille sur la plage.

C'est donc cela l'œil du cyclone, ce périmètre de calme irréel au cœur d'une tempête dévastatrice ? A demi allongé sur un tapis bédouin, vous laissez le bruit du ressac bercer votre vague à l'âme. Murmures de la conversation de vos voisins. Les dés d'une partie de backgammon qui s'entrechoquent. Peut-être êtes-vous déjà « montashi », comme disent les Égyptiens de cet état de douce torpeur provoqué par une cigarette de haschisch (inutile de nier ; c'est d'ailleurs l'une des premières choses que l'on vous aura proposées à votre arrivée ici). Plus tard, vous reprendrez votre livre, vous vous resservirez du thé, plongerez dans les eaux chaudes et translucides de la mer Rouge, et ainsi de suite. Difficile pourtant d'imaginer voisinage moins propice à la sérénité que celui de la côte orientale du Sinaï, en Égypte. A moins d'une heure de route, en effet, dans la moitié nord de cette immense et désertique presqu'île, débute la zone interdite où l'armée égyptienne mène une guerre sanglante contre le dernier

bastion de l'Etat islamique. Au même moment, le reste du pays étouffe, encore groggy de l'échec de la révolution de 2011 ; tandis que le voisin israélien – la ville d'Eilat est toute proche – poursuit sa croissance hystérique, empêtré dans ses contradictions internes.

Remède à la mélancolie

Et sur la rive opposée du golfe d'Aqaba, en Arabie saoudite, à 20 km seulement, on décapite en public les condamnés à mort. Le Proche-Orient serait sans doute condamné à un désespoir définitif s'il n'avait réussi à préserver du chaos régional les 200 km de bande côtière qui séparent les stations balnéaires de Taba et de Charm el-Cheikh. Largement ignoré des touristes européens effrayés par un tel environnement, le sud du Sinaï est ainsi devenu pour les Égyptiens et leurs voisins une bulle fragile. Un refuge. « Quand on arrive ici, il ne faut pas longtemps avant de se mettre psychologiquement à nu. » Après avoir dirigé le camp Rocksea pendant vingt ans, Ricarda Reichle



Les Israéliens, comme ci-dessus au Rocksea Camp, à Nuweiba, sont de retour en masse dans le Sinaï. La région a pour eux le goût d'un paradis perdu.

sait parfaitement l'effet que la rusticité organique du paysage produit sur la psychologie des visiteurs. Avec leurs paillotes rudimentaires posées sur la plage dans lesquelles on dort pour l'équivalent de quelques euros, leurs sanitaires collectifs à ciel ouvert, l'électricité qui fonctionne avec parcimonie, les camps sont la colonne vertébrale du tourisme dans le Sinaï. Le raffinement simplissime du Rocksea offre dans tous les cas un contrepoint aux projets hôteliers grandioses dont les squelettes inachevés parsèment la côte. Une série d'attentats dans les années 2000, l'instabilité politique qui a suivi la chute du président Hosni Moubarak en 2011, la victoire des islamistes aux élections dans la foulée, puis le coup d'Etat militaire qui, deux ans plus tard, a porté au pouvoir Abdel Fattah al-Sissi, ont eu raison des ambitions des promoteurs visant à transformer la région en destination touristique de masse. Les routes du Sinaï se sont, depuis, hérissées de barrages militaires destinés à faire face à la menace terroriste. Mais dans la fournaise de la mi-journée, eux aussi semblent avoir été finalement absorbés par l'asphalte et la roche ocre de

la montagne, confirmant le constat de l'Allemande Ricarda sur « *le superflu qui, par la force des choses, finit toujours par s'effacer* ». Ce dénuement volontaire (et relatif), il faut sans doute, comme Gihan Zakaria, avoir déjà roulé sa bosse pour en saisir la richesse. A 50 ans, après une vie d'adulte au Canada et une carrière dans un groupe multinational, elle est rentrée au pays et s'est lancée dans l'agriculture biologique à Nuweiba avec Khaled, son jeune mari. Eux qui n'y connaissaient rien se lèvent désormais au milieu de la nuit afin de profiter de la fraîcheur et, à force de travail, ont réussi à arracher au terrain caillouteux de Dar Jan, leur ferme, leurs premières récoltes d'herbes aromatiques. Parce qu'il va à l'encontre du modèle de développement d'une société qui connaît encore des poches de pauvreté crasse, ce retour à la terre fascine leurs compatriotes: le couple fait l'objet d'articles de presse, de reportages télévisés, est invité pour des conférences. « *Nous sommes la preuve qu'une autre vie est possible* », dit Gihan. Cela tient parfois à presque rien la liberté. Pouvoir exposer ses jambes, ses bras,

1. Même poussiéreuse, Dahab offre aux Egyptiens une parenthèse de quiétude face au rythme effréné du Caire. 2. Ses eaux chaudes et translucides ont fait la réputation de la mer Rouge. 3. Le Dayra Camp, à Nuweiba, accueille une majorité de filles célibataires venues oublier la pression que fait peser la société égyptienne sur les femmes.

son dos, sans craindre les attouchements d'un inconnu, par exemple. Ou échapper aux monstrueux embouteillages qui rongent comme une tumeur le quotidien des vingt millions d'habitants du Caire. Il y a trois ans, Randa Saïd et Mohamed, dit « Sergio », son mari, ont eux aussi quitté la folle capitale égyptienne et ses plaies – le harcèlement de rue et la circulation – pour ouvrir le Dayra Camp. A l'occasion de ce long week-end férié d'automne, ils ont organisé un festival musical pointu, attirant les copains de leur vie d'avant: des jeunes actifs, des artistes, enfants de la classe moyenne cairote. On note une majorité de filles, souvent venues seules, comme Asma, que ses insomnies laissent enfin en paix depuis son arrivée dans le Sinaï. « *En Egypte, quel que soit ton âge, tu appartiens d'abord à ta famille, surtout les femmes. La pression pour qu'elles se conforment au moule du mariage et de la réussite sociale les écrase, explique Randa Saïd. Ici, elles peuvent respirer.* »

Un goût de paradis perdu

Il fait nuit maintenant, et dans le taxi qui roule vers le sud, Ateret, Ya'ara et Tamar chantent de la variété israélienne. Elles sont juives, pratiquantes, délurées et trimballent un sac de nourriture casher. Avant la rentrée universitaire, elles ont improvisé une escapade dans le Sinaï, passant outre les réserves familiales vis-à-vis de cette incursion dans un pays arabe. Pour les Israéliens, le Sinaï a un goût de paradis perdu: bon marché et sans fioritures, tout ce que leur pays n'est plus. A vrai dire, ils sont les premiers à avoir fait de la région un lieu de villégiature alternatif à l'époque où, entre 1967 et 1982, l'Etat hébreu occupait la presqu'île. Cette année, ils sont de retour, en masse: 300 000 d'entre eux ont franchi le poste frontière de Taba entre juillet et septembre derniers, soit le double de la population locale. Emporté par la bonne humeur de ses passagères, Fouad, 29 ans, le chauffeur du taxi, est lui aussi hilare. Egyptienne ou Israélienne, les Bédouins comme lui se moquent bien de la nationalité de la puissance occupante: ils sont les vrais autochtones sur cette terre aride; et, dit-on, avec le haschich, le liant qui permet à deux peuples







Alors que les derniers bastions de Daech sont proches, à Dahab, les vacanciers trouvent parfois un peu de quiétude.

qui ignorent tout l'un de l'autre de se côtoyer. « *Quand je pense que je n'ai jamais parlé avec mes voisins palestiniens...* » remarque d'ailleurs Ya'ara, qui a grandi dans une colonie de Cisjordanie.

Les trois amies repartiront pourtant sans avoir conscience de l'essentiel : la convivialité décontractée des camps est un mirage qui ne dit rien de la main de fer qui étrangle la société égyptienne comme le ferait un garrot. Ni de ce régime policier mis en place par le maréchal al-Sissi, réélu président en mars dernier avec 97 % des suffrages, ni de ces lois de plus en plus restrictives qui font désormais de ce pays l'un des pires en matière de liberté de la presse, ni de ces opposants politiques qui disparaissent entre les mains des « moukhabarat », les tout-puissants services de renseignements. Malgré l'ancienne amitié qui nous lie à Noor, 30 ans, ces sujets n'avaient jamais été abordés. Et puis un soir, sur la plage, la jeune femme s'est longuement confiée sans jamais se départir du calme intérieur avec lequel elle semble aborder toute

chose. Elle raconte fuir une mère oppressive qui a voulu la marier à un inconnu, et n'avoir ni père, ni frère, ni oncle, ni même cousin dont elle pourrait invoquer la protection. Il y a deux mois, son employeur a tenté de la violer. Elle n'a pas porté plainte : qui croirait une femme seule ? N'être placée, comme elle, sous l'autorité d'aucun homme est, au Proche-Orient, une aberration autant qu'une liberté qui se paie au prix d'une extrême vulnérabilité. « *Flic, logeur ou patron, chacun essaie de tirer avantage de ma solitude. Le fait est que dans la société arabe la vie d'un individu, ses goûts, ses espoirs, n'ont aucune valeur*, regrette Noor. *Je suis sur mes gardes en permanence.* » Un jour, lorsqu'elle saura comment, elle partira loin d'ici. En attendant, l'éloignement géographique du Sinaï par rapport au pouvoir central et le flux des touristes étrangers lui offrent un peu d'air, et ce qu'elle espère être une protection.

Dahab, il y a vingt ans, c'était une rue principale poussiéreuse, quelques restaurants de plage et,



surtout, ses spots de plongée qui ont fait sa renommée, dont le célèbre Blue Hole et ses 130 m de profondeur, réputé parmi les plus dangereux au monde. La bourgade s'est depuis développée, mais on est toujours incapable de la définir comme « potentiellement bien » ou « franchement moche ». Et voilà que Nadine Wahab s'est mis en tête de transformer Dahab en éco-village de stricte obédience. On en est loin, mais notre quadragénaire à la peau cuivrée a un plan : *« Pour être efficace, il faut travailler avec le gouvernement. Avoir des relations conflictuelles avec les autorités est une mauvaise stratégie. »* Autrement dit, la mobilisation politique est un modèle dépassé.

Chacun doit deviner où se trouve la limite

Un changement de perspective pour cette ancienne militante, professionnelle des droits de l'homme, communicante de haut vol lorsqu'elle vivait aux Etats-Unis et avait ses entrées à l'Onu. En 2011, lors du printemps arabe, elle était rentrée en Egypte pour rejoindre l'état-major de la mobilisation populaire qui a entraîné la chute de Moubarak. Les deux années qui suivirent furent marquées par l'espoir d'une réforme du pays suivi d'une violente répression. Le propre des régimes autoritaires, c'est l'incertitude psychologique à laquelle sont soumis leurs sujets : la

frontière entre le licite et le répréhensible étant mouvante, chacun doit tenter de deviner, à ses risques et périls, où se trouve la limite. Nous en avons eu l'illustration un peu plus tôt dans la journée, avec un couple, propriétaire d'un hôtel de Dahab : durant plusieurs heures, ils s'étaient livrés à cœur ouvert. Rien de plus que ce que pourraient dire des jeunes gens tolérants, aimant l'Inde, la nature et la musique électronique. Mais peut-être était-ce déjà trop ? Comment savoir si cela n'allait pas leur attirer des ennuis ? Dans le doute, ils ont finalement demandé à ne pas être cités.

Mais revenons à Nadine Wahab, fille d'une famille de militaires, qui disposait, elle, des relais pour savoir qu'il était temps d'entériner l'échec de la révolution, à la différence de nombre de ses camarades de lutte désormais tués ou emprisonnés. *« La révolution a soulevé le couvercle de la marmite et provoqué un formidable appel d'air. Mais le suc et les nutriments de la révolte se sont évaporés, et il n'en reste qu'un déprimant ragôût desséché. Désormais, les gens survivent. »* C'est lorsqu'elle a voulu laisser derrière elle la dépression qui pointait son nez et la chape de plomb qui s'est abattue sur Le Caire qu'elle s'est souvenue de Dahab où, enfant, elle passait ses vacances. *« La mer et le soleil t'aident à arrêter de penser à tout ça, dit-elle. Le Sinaï te soigne. »*

A Nuweibaa, la ferme organique de Khaled et de sa femme Gihan a donné ses premières récoltes arrachées au désert. *« Une autre vie est possible »,* disent-ils.